

Giorgio Caproni

Giorgio Caproni (Livourne 1912 – Rome 1990). Violoniste, traducteur inspiré de Céline, Frénaud, Char et Apollinaire, Giorgio Caproni a combattu dans les rangs de la résistance au cours de la Seconde Guerre mondiale. Dès son premier recueil (*Comme une allégorie*, 1936 ; *Ballo a Fontanigorda*, 1938 ; *Fictions*, 1941), sa poésie s'avère étonnamment réceptive « au monde sensible » (Emilio Sereni). D'emblée, Caproni parvient à concilier la tradition cultivée, l'expérience quotidienne et le vocabulaire populaire. Il parvient à asseoir un équilibre entre une limpidité cristalline et un savoir métrique consommé. Il est à la fois figuratif et abstrait : la ville, la mère, les voyages et les paradoxes dont l'existence est tissée sont ses thèmes principaux. Les sonnets consacrés à la ville de Gênes allient description et mythification. Au fil du temps, son usage de la langue se fait plus personnel (cf. *Le passage d'Énée*, 1956 ; *La semence du pleur*, 1958). Il n'est pas rare de le voir opposer en bout de vers des mots aux significations contradictoires pour créer des courts-circuits sémantiques particulièrement heureux. La simplicité de son vocabulaire s'accompagne d'une syntaxe recherchée, souvent sinieuse, labourée d'incises et de parenthèses comme si la signification devait être différée le plus longtemps possible (cf. *Le mur de la terre*, 1975). Après des débuts hermétistes, l'œuvre tend à redéployer une thématique post-symboliste : le chasseur, la bête monstrueuse, la chose perdue (cf. *Le franc-tireur*, 1982 ; *Le comte de Kevenhüller*, 1986 ; *Res amissa*, 1991).

Sa poésie présente une « évolution en fuseau » : elle est plus concise en début et en fin de parcours, plus abondante en son milieu. Ses derniers recueils sont solidement bâtis autour d'un thème unitaire. Une quête de l'essentiel donne à ces textes une résonance métaphysique. Caproni joue du paradoxe pour tendre son phrasé serpentin. Pendant sa dernière période il tente de percer l'énigme d'une mystérieuse éclipse de la signification. Ce parcours entame la grammaire ; la langue se peuple d'apories réitérées et de paradoxes insistants. L'être est comme égaré dans un temps atopique. Le thème de l'impossible recherche d'un Dieu nourrit cette quête haletante d'un sens : « Dieu n'existe que dans l'instant / où on le tue. »

Oh ! mes chers

Ils apparaissaient tous
en transparence.

Tous

en âme.

Tous

dans l'insaisissable essence
de l'ombre.

Mais vivants.

Vivants dans la mort
comme vivants sont les morts
dans la vie.

Je cherchai
à les compter.

Le nombre
se perdait dans le vide
comme dans le vent le nombre

des feuilles.

Oh mes chers.
Oh ! odieux.

Je pleurai.
d'amour et de rage.

Je pensai
à mon esprit aveuglé.

Je fermai la fenêtre.

Mon cœur.

La porte.

À double tour.

(Il Conte di Kevenhüller)

À certains

Dites après tout de nous
– si cela vous fait plaisir –
que nous sommes des défaitistes.
Que nous ne parvenons pas
à emboîter le pas à l'Histoire.

Les phrases toutes faites sont – nous
le savons bien – votre gloire.

Nous, nous ne vous les contestons guère.

Être en discordance
vis-à-vis de l'époque (aller
contre les temps en faveur
du temps) est notre manie.

Nous croyons à l'anachronisme.
À la foudre. Non à l'avenirisme.

Petits vers presque écologiques

Ne tuez pas la mer,
la libellule, le vent.
N'étouffez pas le gémissement
(le chant !) du lamantin.
Le galagon, le pin :
l'homme est fait de cela aussi.
Et qui par vil profit
foudroie un poisson, un fleuve,
ne le faites pas chevalier
du mérite. L'amour
finit où l'herbe finit,
où l'eau meurt. Où,
disparaissant, la forêt
et l'air vert, ceux qui restent
soupirent dans le toujours plus vaste
pays dévasté : « Comment
l'homme disparu,
la terre pourrait redevenir belle. »

Gel

Les fleuves sont désormais blancs.

Les beaux navires de l'été
bloqués au port, privés
de jeunesse et de couleurs.

Tous pavois baissés.
Non plus cris de vie.
Non plus rires ni chœurs.

Les vivants
– tous – se sont rendus.

Les beaux navires de l'été
posent silencieux dans les ports.

Les vivants ont cédé aux morts.

En attendant Silvana

Chaque soir j'attends.

Le front contre la vitre
de la fenêtre, j'attends
le minibus.

Il arrive
(je ne vois l'arrêt)
harassé.

Je compte.

Je compte jusqu'à soixante-dix.

Personne ne passe.

J'en attends
– patience – un autre.

Encore personne.

Je fume.
Le front de nouveau contre la vitre.
Tout à coup, derrière
moi, le craquètement
de l'interphone.

Elle est là.

Une autre voix vient
– viendra – sans
que j'en ai découvert ou entendu
(presque comme si j'étais de pierre)
la figure : l'allure.

(Sans titre)

Pour Albino et Giulietta Barbieri

Toutes ces fleurs...

Ces fleurs dans les yeux si fortes
jusqu'à les fendre presque...

Jets de pierres...

Tirs de couleurs
dans les yeux violentés...

Toute cette impérieuse volée
(ce vol – ce cabrement
en vol) de fleurs aéroécarlates
dans la profondeur des yeux...

...

(En garde !...

Il suffira qu'une voix
les touche, et le gel
à l'instant en couvrira
la flambée – le ciel en cendres changera...)

Le feu et la cendre

Ce jour-là, je ramassai une pomme de pin
dans le jardin de Char.
Une pomme de pin compacte et vive
comme l'un de ses poèmes.
Je n'oublierai pas sa casquette rouge. La mienne
était grise. (Le feu
et la cendre ?). Je n'oublierai pas
son visage solaire.
Le gros chien noir
qui nous regardait.
Je n'oublierai pas la chance
de l'avoir entendu parler.

Rayonnages

Je regardais les rayonnages.
Le riche assortiment.
Dans la brune pénombre, presque claustrale,
je regardais l'ombre
qui debout m'interrogeait.

(*Res Amissa*) Mondadori © 19

(Sans titre)

Je connais un taxi
(un taxi vert sur les hauteurs
de Gênes) qui le matin
avec le dernier réverbère
timide m'attendait.

Sous les vertes vertes
feuilles qui humidifiaient
l'eau de l'aube, il se tenait
près de la porte d'un café
timide, et m'attendait.

Dans l'air encore sombre
s'évaporait l'odeur
du matin. Et seul,
seul dans ce taxi
qui roulait pour moi,

moi, seul avec mon cœur,
j'allais où ma mère
sur le seuil de sa maison
seule m'attendait.

Ma mère montait, lente
comme une grande pierre
qui en silence se lézarde.

Puis je n'ai jamais su
où en sa compagnie je suis allé.
Et maintenant je suis revenu
dans cette ville blanche,

ma mère en blanc chemisier
et seule avec une bougie
(ma mère fine et vive comme
le chas d'une aiguille) crie

avec le cri d'une voile
de silence, la plume
de ce taxi qui s'estompe
dans l'aube de ma soirée.

Vois, j'avais déjà allongé
le bras, presque posé
la main sur ton épaule (tu marchais
pour ta part, droit devant,
vers ton quartz), et (aussitôt,
comme il emporte
une feuille) le vent a égaré
mon geste timide
et seul, désespéré,
encore je suis resté.

(inédit, 1980 ?)
Traduit et présenté par Philippe di Meo